

Jack Meurant

Prettye

un amour envolé

I

Comprenne qui pourra

Depuis cinquante ans, il ne se passe guère de semaine sans que ces phrases, écrites dans la douleur, ne reviennent à mes lèvres: « Prettye, tu me manques, c'est soudain comme si chaque étoile s'éteignait. C'est comme si chaque fleur se fermait. Comme si plus rien ne s'éclairait... »

Mille neuf cent cinquante-neuf

Une fois encore nous avons quitté la Provence pour quelques semaines et pour nous retrouver en Picardie au sein de notre famille paternelle.

J'ai dix-neuf ans, je suis maigre et je me trouve terriblement laid. C'est au point que j'évite les miroirs, surtout quand j'en aperçois un, dans la rue, sur un côté de vitrine. Mon visage de profil me fait horreur.

Le général de Gaulle a pris le pouvoir depuis un an déjà. Nous avons vécu ce grand moment de l'Histoire de la manière la plus cocasse qui soit. À l'annonce de ce qui devait être l'arrivée des parachutistes envahissant la France et faisant le coup de force, nos pères – le mien et celui des autres enfants de la grande villa – avaient décidé de monter la garde pendant toute une nuit, armés de vieux sabres. Ils s'étaient postés dans l'allée des Pins et se sont vite endormis après avoir bu du rhum et de l'alcool de cerise. Nous étions persuadés, épouses comprises, que nous étions cette nuit-là préservés de toute intrusion subversive.

Juillet mille neuf cent cinquante-neuf, nous sommes dans cette petite ville de la Thiérache où vivent le grand-père et la grand-mère Mahu. Nous envahissons, comme presque chaque été depuis la fin de la guerre, leur petit appartement qui se compose de quatre chambres minuscules, d'une cuisine et, donnant sur le jardin, d'un appentis où ont été aménagées une sorte de pièce servant à la toilette et les commodités.

La ville est souvent triste, avec son usine en perte de vitesse, son ciel bas, ses maisons en briques rouges ou grises, ses

rues et ruelles sans vie. Et pourtant, ce pays est déjà pour moi un lieu privilégié puisque je sais que dans quelques heures je vais revoir Marie-Ange.

Marie-Ange a à peine seize ans, je l'ai connue l'an passé, au cours de l'été. Notre première rencontre a eu lieu dans le petit jardin qui se trouve en avant du monument aux morts, très près de l'un des bras de l'Oise, entre les deux familistères. Elle était tellement jeune, souriante, elle m'a plu et notre flirt a commencé après une ou deux promenades. Nous étions bien comme deux enfants, échangeant des baisers timides, malhabiles, pudiques et cependant parfaitement heureux.

Marie-Ange m'a emmené partout, dans les bois environnants, au pied du donjon de la forteresse, le long de la rivière. Nous marchons beaucoup et je découvre cette ville dans laquelle j'ai vécu pendant la guerre et que je ne connaissais pas bien jusqu'à présent.

Marie-Ange, joyeuse et souriante, aux cheveux lumineux. Impossible aujourd'hui de revoir ce visage. Cheveux d'or dans la lumière d'un air poisseux d'un ciel blanchâtre. Marie-Ange, disparue pour toujours.

Très vite je la retrouve, fraîche et douce, et les jeux d'avant reprennent. Baisers presque sages, longues promenades. Je découvre le haut de ses jambes avec mes caresses sur cette peau cachée par ses vêtements. Et passent les heures. Nous nous rendons souvent au Jardin du Haut qui me paraît très romantique avec ses statues en ciment craquelé et comme malades, avec ses allées à peine entretenues et cette passerelle à claire-voie qui enjambe une ligne de chemin de fer fantomatique envahie par les herbes.

Marie-Ange libre, désinvolte, espiègle, qui me tient par la main et m'entraîne pour me conduire à la découverte du presque rien et qui très vite m'apprend qu'elle va bientôt partir sur la Côte d'Azur, évidemment.